

L'età definitiva

Giuseppe Schillaci

Number 154, Winter 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/90723ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Schillaci, G. (2019). L'età definitiva. *Les écrits*, (154), 71–78.

L'ETÀ DEFINITIVA,
LIBERARIA, 2015
(EXTRAITS TRADUITS)

Des images sans queue ni tête,
qui contenaient en elles tout ce qu'il y a
d'orphelin dans le monde,
des fragments, des fragments

– Roberto Bolaño

Incipit

La terre se profile à travers les brumes, là-bas tout au fond, comme une épave à la dérive. Voilà Isola delle Femmine, sa tour en ruine et un peu plus loin, au-delà du bras de mer, la croûte noire de la Sicile. Les îles, en ce monde, ne sont jamais seules ; les îles se cherchent, elles se tiennent compagnie.

L'avion vire, tressaute, s'enfonce dans une masse grisâtre, puis descend, comme s'il voulait amerrir.

Quelques secondes plus tard, les roues griffent la terre : Palerme, aéroport Falcone et Borsellino. Les portes à peine ouvertes, voilà qu'une cohue de mères se presse pour accueillir les émigrés.

Je me fraye un chemin parmi la foule, vers le bus. Il me faut presque une heure pour arriver en ville. À la gare, tout est sombre, l'air est froid, je relève le col de mon blouson avant de monter dans un autre bus. Je m'assieds et le chauffeur démarre, on dirait qu'il n'attendait que moi. C'est la ligne que je prenais quand j'étais gosse, sauf qu'elle portait le numéro 26 et maintenant c'est la 226. Elle m'amenait chez moi, rue Emiro Giafar.

Le chauffeur est pressé, mais la rue est encombrée de voitures, de lumières rouges, d'immondices. Je descends à l'arrêt et je fais rouler ma valise sur le trottoir. En face il y a la baraque à viande, avec ses tôles rouillées et son gril, et puis une roue de Luna Park à six nacelles, un petit manège d'autos tamponneuses, deux ou trois machines à coups de poing.

La porte de l'immeuble est enluminée comme un vidéo poker, sur les sonnettes clignotent des écrans et des noms inconnus. Je dois taper un code. Je reconnais seulement trois noms : Gambino, Spataro et le mien, en haut à droite, Chimenti. J'appuie sur les chiffres, puis sur la touche OK et j'attends.

Enfin quelqu'un me répond : c'est Miranda, la voisine, elle dit de monter. Je prends l'ascenseur et me tourne vers la glace. Mes cheveux s'effilochent, gris et noirs sur mon front, je les rassemble en une petite queue : demain je me rase la boule à zéro.

L'ascenseur s'arrête dans un couinement électronique. Je sonne à la porte de la maison : Miranda ouvre et me serre fort dans ses bras.

— Viens, dit-elle, ta mère est couchée.

Je m'avance dans le couloir, je pose ma valise et la rejoins. Une petite cuvette près du lit, les persiennes tirées, une odeur pisseuse de médicament.

— Salut, tu dors? dis-je.

— Qui es-tu? dit ma mère en ouvrant les yeux.

— Ton fils, réponds-je, alors que j'allume la lumière.

— Mon fils qui?

Le jour suivant, ma mère va mieux. Elle se lève et titube jusqu'à la cuisine.

— Qu'est-ce que tu fais là? me dit-elle.

Doris, c'est son nom, presse mon visage entre ses mains et m'embrasse sur le front, sur les yeux.

— Je suis arrivé hier soir, tu dormais.

Elle me fixe du fond de ses yeux cernés, s'essuie les cils de la main et ramène ses cheveux blonds, presque blancs, derrière les oreilles.

— Miranda m'a ouvert, dis-je.

Je ne demande pas à ma mère comment elle va, j'évite l'embarras, je regarde le mur et montre un tableau.

— Il est nouveau celui-là?

Doris est gênée, elle voudrait sourire, mais sa figure est de marbre, elle tourne lentement la tête vers le mur et Miranda répond à sa place.

— Oui, c'est son nouveau tableau, elle l'a fait il y a deux mois.

Je regarde Doris dans les yeux, je l'embrasse sur la joue et lui dis: «Tu es forte.»

Cette fois, elle sourit, m'attrape le menton et m'embrasse.

— C'est bien que tu sois venu! Ça faisait tellement longtemps que tu ne rentrais plus.

— Un an, bredouillé-je, entre les bras de Doris, en renouant mes cheveux pour couvrir ma faute.

On s'assoit autour de la table et Miranda verse le café, elle nous scrute, la mère et le fils, elle blanche et moi basané, son nez pareil au mien, arqué, fort à la racine et mince à la pointe.

Doris observe mes dents, jaunies, mon visage. Je caresse ses doigts rêches et regarde autour de moi: la table, le buffet, la porte écaillée du balcon.

— Et ça? dis-je alors pour contourner le silence.

Je montre une petite statue sur l'étagère.

— Ça, c'est Padre Pio, fait Doris toute contente, c'est le père des malheureux qui vivent ici, notre père à tous.

— Depuis quand tu es religieuse?

— Je ne suis pas religieuse, j'aime seulement Padre Pio.

Je souris et sors mon tabac pour me rouler une cigarette.

— Viens voir, intervient Miranda avec un petit sourire satisfait, en extirpant une toile de derrière le frigo.

C'est un tableau de Doris, je reconnais les traits de pinceau compacts : sur un fond bleu ciel, il y a une vieille table de bois et dessus une pomme, une grappe de raisin et un Padre Pio triomphant.

— Maintenant, elle fait aussi des natures mortes avec le saint, poursuit Miranda, en se levant pour verser le café. Moi je suis contre les saints, je le lui dis tout le temps, mais bon, ça lui fait plaisir.

Je sirote mon café, avec un regard complice à ma mère, le même qu'elle avait pour moi quand j'étais petit, quand je mangeais les biscuits en cachette et remplissais la boîte avec des bouchons de liège.

— Tu restes combien de temps ? me demande Doris.

— Une semaine, dix jours. Après je retourne à Rome, au travail.

— Bien, murmure-t-elle et elle baisse les yeux sur son café.

— Et toi comment tu vas, Miranda ? dis-je.

— Bien, répond-elle en s'allumant une Merit extralongue. Moi je vais bien. Avec ta mère, je m'amuse. J'écris des poèmes et je les lui lis, comme ça elle arrête de dormir tout le temps.

— Miranda est vraiment forte, dit Doris, avec un accent d'orgueil sur le *r* germanique.

— Pourquoi tu ne les publies pas ? demandé-je.

— De toute façon, nous, tu nous liras jamais dans les manuels scolaires ; nous, les femmes, on écrit pour les hommes, c'est eux les intellectuels ! Et puis la poésie n'a pas besoin de livres et de manuels, la poésie a besoin de vie et de tripes, surtout de tripes.

J'allume ma cigarette et je fixe le front lisse de Miranda, ses lèvres sur ses dents larges, ses yeux noirs derrière les lunettes. Elle a presque soixante ans, elle est petite et ronde, Miranda, et elle habite à l'étage au-dessous depuis plus de vingt ans, avant même qu'elle ne devienne veuve. Elle vit au sixième étage, mais elle est toujours avec Doris : Doris cuisine et elle, elle écrit ; Doris peint et elle, elle lave ; Doris dort et elle, elle lit. Deux corps si différents, fidèles à leurs solitudes respectives.

Je me lève et je vais sur le balcon. Au-dessous s'ouvre le quartier de Brancaccio : de la rue Giafar à Romagnolo, vers la mer, et de la rue Giafar à Falsomiele, vers la montagne.

Une colonne de fumée monte de la baraque à viande.

— Il souffle un vent humide, un vent qui apporte la pluie, dit Miranda de la cuisine.

Tout est resté pareil : les immeubles décolorés, le pont sur la voie ferrée, les maisons basses, les tuiles de terre cuite, les hangars squelettiques et abandonnés. La roue du Luna Park, sous un néon rose, gémit comme un animal à l'agonie.

— Tu as vu ? crie ma mère depuis l'intérieur, ils ont ouvert un nouveau centre commercial.

Je regarde vers la montagne, entre les immeubles.

— Mais où ?

— Comment ça où ? Tu ne vois pas la tour ?

Je scrute attentivement chaque morceau de béton, de verre et de plastique, en direction de la montagne. Et en effet, il y a une tour qui ressemble à une cheminée d'usine, une tour crénelée, violette, fluorescente.

— C'est beau, fait Doris.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ? répond Miranda. C'est une mascarade, oui !

— Arrête ! réplique Doris. L'Area Center apporte du travail, et cette terre a besoin de travail.

— Et qu'est-ce que tu connais, toi, de cette terre ? Tu es une Viking, toi ! rit Miranda.

— C'est vrai, dis-je depuis le balcon, nous, on est des Vikings.

Doris sourit ; ma mère est née dans un village près de Berlin, dans ce qui était l'Allemagne communiste, où je ne suis jamais allé. Elle est encore belle, Doris, quand elle sourit : elle paraît jeune, grande, blonde et forte comme une Viking.

Le jeu de l'âge

J'observe leurs visages, de chacun d'eux je ne vois que le visage, sans prêter attention à l'habillement ou à l'attitude ; seulement le visage, autrement dit, l'image que composent les yeux, les sourcils et le front, puis le nez, les lèvres et le menton. Les yeux sont fondamentaux, mais je ne veux pas en dévoiler le fond, je ne veux pas savoir qui peuvent être, en réalité, ces passants. Mon jeu est différent, mais simple : je dois comprendre leur âge définitif, c'est-à-dire l'année où chacun est resté ou restera pour toujours.

L'hypothèse de départ est banale : chaque homme et chaque femme appartiennent à une année précise, un temps parfait, où son visage est réellement le sien ; pour le restant de sa vie, chacun ne fait que courir après

cet âge-là ou le regretter. Voici donc la femme avec le visage de ses douze ans, les joues gonflées et indécises, le regard ni enfantin ni adulte, condamnée à ses douze ans et contrainte d'aller de l'avant ; ou bien le petit garçon avec l'air contrarié de l'homme de quarante-deux ans, l'expression désabusée entre les lunettes et la lèvre supérieure, l'ennui face au temps qui s'écoule goutte à goutte.

Chacun a un temps, un temps donné, une année qui lui est propre, pour toujours, un temps à renier même, mais auquel tu ne peux échapper : une année que tu ne peux pas t'arracher du visage.

Devant moi passent les âges les plus divers : la gamine avec un front de trente-huit ans, le nez froncé par les soucis ; le vieux avec le sourire malicieux de ses sept ans, le front crâneur, les narines capricieuses de ses sept ans ; la dame au fard fuchsia, qui court encore après ses soixante et un ans, l'année de la sérénité, peut-être.

Les cactus de l'Area Center encadrent parfaitement ce défilé d'années, de remords, d'obstination. J'allume ma deuxième cigarette et je lève le front : la chaleur affermit les contours des regards, elle donne les numéros.

Salvo Manuzza : dix-sept.

La nana russe : onze.

Claudio : cinquante-trois.

Angus : trente-huit.

Elio Pompei : trente.

Ricardo : quarante et un.

Doris : quarante.

Miranda : vingt-trois.

Le Comte : trente-trois. Le nombre de mes années.

Moi je suis encore à mes treize ans, l'année des cendres.

Soudain arrive un gamin, un homme avec le visage de la puberté, douze ans, qui sourit et gesticule.

— Panetta, crié-je.

Il sourit, me fait la bise et me demande comment je vais.

— Et toi ?

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Je me plains pas, fait Panetta, fagoté dans une salopette de pompier.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? lui demandé-je.

— Ben je travaille ici. J'ai commencé il y a quelques mois. Tu le savais pas ?

— Si, ils me l'avaient dit au Best Bet, je t'ai cherché là-bas.

— J'y mets plus les pieds, là-bas. C'est des connards. Je te raconterai.

Mais toi, alors ? Tu es revenu ? Ma foi. Tu travailles de nouveau ici ?

— Non, non. Je passe Noël avec ma mère et puis je rentre à Rome. Et toi, tu fais quoi ?

— Je bosse avec les entreprises coopératives, celles qui font dans le social, des trucs comme ça. Elles nous aident quand on sort de prison. Je fais le jardinier, je nettoie, ici, à l'Area Center. C'est pas bien payé, mais c'est payé. Tu connais Salvo Pennino, non ?

— Bien sûr que je le connais. Pourquoi ?

— Il m'a aidé, Salvo.

— Ça me fait plaisir. Tu l'as vu ces temps-ci ?

— Ça fait quelques jours que je ne l'ai pas vu. Dis-moi – Panetta s'interrompt brusquement et baisse la voix – si tu as besoin, j'ai de quoi fumer, c'est du bon.

— Non, merci, pas maintenant. Je te dirai. De toute façon, je te trouve ici.

— Et où tu veux que j'aille ? Pour le moment, faut que je travaille. Faut aussi que j'aide mon petit frère, Johnny, tu le connais ?

— Non.

— Il s'est mis dans la merde. Toujours pour des histoires de gonzesses, c'est une malédiction chez nous. Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? c'est des choses qui arrivent. C'est un gosse, Johnny, il a même pas dix-huit ans et il est apprenti dans une boulangerie, près du pont Ammiraglio, tu situes ?

Je ne réponds pas, je fixe les yeux brillants de Panetta pour en vérifier l'âge : douze ans, il n'y a aucun doute.

— Ils veulent l'enfermer à Malaspina, en maison de correction, parce qu'il s'est disputé avec une vieille. C'était la tante de sa copine, une fille superbe, dix-sept ans, mais tu dirais une dame : déjà un corps de femme et débrouillarde. Enfin, bref, mon frère est tombé amoureux et voulait partir avec elle, parce que de toute façon, il a pas l'argent pour se marier, et alors il attendait le moment de partir avec elle. Il voulait aller à Acqua dei Corsari, dans la maison d'un cousin à nous, mais les choses ont mal tourné. Il a commencé à arrêter d'aller au boulot et le mec de la boulangerie voulait le licencier. Il a commencé à se sentir pas bien, alors il y allait plus. Mal au dos, d'abord, puis mal à la tête, des vomissements. On allait aux urgences et les médecins disaient rien, lui donnaient deux cachets et le renvoyaient. Rentré à la maison, il se sentait mal à nouveau. Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? c'est des choses qui arrivent. Mais, lui, il était pas convaincu et il croyait pas les docteurs. Il était sûr que c'était la tante de sa copine qui avait provoqué toutes ces douleurs, qu'elle lui avait jeté un mauvais sort. Il en était convaincu. Et

il avait peut-être raison : maintenant, il va mieux, il a plus mal au dos, mais il risque la maison de correction. Et moi je dois payer l'avocat. On n'a pas d'autre argent.

— Mais qu'est-ce qu'il a fait ton frère ? demandé-je.

— Rien. Un jour, avec le sacré mal de dos qu'il avait, après s'être disputé avec sa copine qui lui disait qu'elle pouvait pas aller avec lui à *Acqua dei Corsari* parce que sa tante voulait pas, qu'est-ce qu'il a fait, Johnny ? Il a pris un marteau chez un ami à moi, qui est mécanicien, et il est allé direct chez la vieille sorcière de tante, qui vit dans une bicoque dans la descente des *Decollati*. Il a attrapé le marteau et le lui a balancé à la figure, comme ça, sans un mot, dans cette bicoque où il faisait tout noir. Y avait même des témoins. Mais au lieu de choper la vieille sorcière, qu'est-ce qu'il a fait Johnny ? Il a chopé la sœur de la vieille ! Une pauvre malheureuse dans un fauteuil roulant. Et cette pauvre malheureuse, elle est encore à l'hôpital. Ils disent qu'elle va pas mourir, mais on sait pas comment ça va se terminer. Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? c'est des choses qui arrivent.

Je cherche mon tabac pour me rouler une cigarette et ne pas éclater de rire.

— Désolé, grommelé-je.

Mais Panetta explose de rire comme la fouine de Roger Rabbit, et alors je me sens autorisé à rigoler moi aussi, sans retenue.

Quand le calme revient, Panetta s'allume une MS. On parle de la crise de Palerme et du président qui est en train d'acheter la moitié de la ville, avec l'excuse du stade à construire.

Puis je m'approche de Panetta et glisse mon bras sous le sien, comme on le fait par ici.

— Dis-moi une chose, je lui fais, tu le connais bien *Salvo Pennino* ?

— Je le connais, répond Panetta.

— C'est quand la dernière fois que tu l'as vu ?

— T'es de la police ? réplique d'instinct Panetta.

— Non, c'est que je dois lui parler pour le boulot. C'est mon ami depuis des années, depuis vingt ans. On était à l'école ensemble.

— Je sais, fait Panetta.

Il arrange sa salopette et fait mine de me dire au revoir en s'en allant, mais il s'arrête, se retourne et me demande :

— Tu es vraiment son ami ?

— Je te l'ai dit. *Salvo* est le seul ami qu'il me reste à Palerme, à part toi, évidemment.

— Écoute, Nico, je te dis un truc, mais tu le gardes pour toi, OK?

— Bien sûr.

— Apparemment, Salvo, ils l'ont emmené. Il a disparu de chez lui depuis plus d'une semaine, et sa mère sait rien, et son oncle non plus. Enfin, si, son oncle sait quelque chose, parce que, lui, il est toujours au courant de quelque chose, mais passons.

— Je ne comprends pas, dis-je, et je tire une bouffée de ma cigarette.

— Y a rien à comprendre. Dans quelques jours, ce sera dans le journal. Hier, la police y est allée.

— À Falsomiele?

— Oui. À Falsomiele.

— Et alors?

— Alors on sait rien. Qu'est-ce que tu veux que je te dise? c'est des choses qui arrivent. C'était un brave gars. À mon avis, il va revenir, fait Panetta.

Il se hausse sur la pointe des pieds pour déposer deux bises sur mes joues : «On se voit ici, quand tu veux, si tu as besoin, je suis là.»

Je le regarde s'en aller en sautillant dans sa salopette et je me rapplie contre le mur de béton.

Je décide de ne pas entrer à l'Area Center, de ne pas parler avec Claudio, pas encore; je dois aller à la police, dire ce que je sais, leur raconter cette nuit-là avec Salvo. J'entends la sonnerie de mon portable, je le sors de ma poche et je vérifie: c'est personne.

À ce moment-là, une femme s'approche, les yeux absolus, les cheveux noirs comme la crinière d'un cheval, un visage lunaire, sans maquillage. Son dos, en parfait équilibre avec l'axe terrestre, disparaît à l'intérieur de la ville nouvelle; cette femme, ou cette fille, à ce moment précis, a son âge définitif: le sien, son âge exact, celui qu'elle a toujours eu et aura toujours, sans numéro.
